

L'art du lapidaire

LE FEUILLETON D'ÉRIC CHEVILLARD



ÉCRIRE EST UN VERBE d'action qui nomme en effet une valeureuse entreprise, un bel effort, inclinons-nous. Mais l'encre pâlit et le papier se

froisse. *Inscrire*, c'est tout de même autre chose. L'inscription se grave dans le marbre et la mémoire des hommes. Elle dédaigne le stylo pour le stilet, la plume pour le ciseau de fer et l'enclume. Et quand elle ne s'énonce pas en creux, elle se formule en relief, en lettres d'or ou de bronze. Même l'alphabet de plomb de l'ancien typographe mordait encore le papier : la prose imprimée y gagnait un peu de profondeur.

L'écriture numérique possède ses charmes et ses avantages mais nous avons beau peser de tout notre poids de geeks adipeux sur les touches du clavier : rien ne s'inscrit. Ni nos plus fracassantes déclarations ni nos plus foudroyants anathèmes ne lézardent la vitre de l'écran. Cette buée de signes sera vite effacée. Tel le chirurgien qui travaille au laser, l'écrivain devient de plus en plus abstrait. Si le réalisme triomphe aujourd'hui en littérature, l'idéalisme s'est déplacé aux moyens de production. En résulte une certaine nostalgie de la matière. Nous allons perdre nos dents si nous n'avons plus d'os à ronger.

Dense et définitive, volontiers tranchante, comme à soi-même la pierre qu'elle empreint, l'inscription sera lapidaire. Louis Scutenaire (1905-1987), écrivain belge, grand ami de Magritte, proche des surréalistes, a édifié ainsi, phrase après phrase, comme le facteur Cheval son palais avec les cailloux du chemin, une œuvre colossale, *Mes inscriptions*, publiée en plusieurs recueils distincts entre 1943 et 1987. Défendus d'abord par Eluard, Queneau et Paulhan, rapidement accueillis par Gallimard, ses livres paraîtront et reparaitront au fil du temps chez plusieurs éditeurs belges et français. A la fois très hétérogène et impeccablement tenue, cette œuvre est sans équivalent. Toujours fragmentaire, y alternent poèmes, aphorismes, considérations diverses, microrécits autobiographiques. Tout peut advenir : le lyrisme et la trivialité, la blague et la colère, l'érotisme et la métaphysique.

Les éditions Allia nous redonnent aujourd'hui, en un petit volume compact, gris métallisé, très élégant, le deuxième volume de ces *Inscriptions*, qui couvre la période 1945-1963, sans doute en effet le plus percutant de la série, celui de la force de l'âge. On peine à croire en le lisant que Scutenaire ait pu exercer simultanément les fonctions de



EMILIANO PONZI

conseiller au ministère de l'intérieur. Sa femme, la poétesse Irène Hamoir, raconte d'ailleurs dans un entretien télévisé qu'elle le surprit un jour couché et profondément endormi sur son bureau. L'homme qui écrivit dans sa jeunesse un *Hommage à Staline* prit évidemment ses distances par la suite avec le régime soviétique, mais demeura un esprit subversif malgré son allure bonhomme, capable de traits de violence : « *Mais démolissez d'abord ! Démolissez d'abord !* »

A l'exception d'un récit autobiographique, *Les Vacances d'un enfant* (Gallimard, 1947), il existe peu de textes de Scutenaire

• MES INSCRIPTIONS.
1945-1963,
de Louis Scutenaire,
Allia, 320 p., 12 €.

qui soient d'un seul tenant. Il n'aurait pu se résoudre sans doute au leurre d'une construction romanesque, à cette fiction de la fiction. Il entend plutôt intervenir par de fulgurantes ou brutales propositions, forger l'aphorisme comme un pied de biche avec lequel fracturer le réel verrouillé : « *Avec les mots on ne peut faire sérieusement que des poèmes.* » Mais, plus loin, il précise : « *Si je pouvais, comme presque tout le monde, écrire de longs traités ennuyeux, je ne manquerais pas de le faire.* »

N'en croyons rien. L'humour est une constante chez « Scut » – ainsi se surnomme-t-il, et sa femme est « Lorrie ». Il rapporte leurs menus dialogues, cette tendresse décapée de toute mièvrerie par l'usage d'une saine ironie conjugale.

Le regard
de Louis Scutenaire
est celui d'un poète
dont le goût
pour l'incongruité
n'empêche pas
la sensibilité de
s'émouvoir de la
douleur des hommes

Lecteur insatiable, il ouvre régulièrement une rubrique « Grand style », constituée de citations d'écrivains aimés. Ses propres aphorismes reviennent souvent à la littérature : « *A la réflexion, l'on peut s'étonner que Lautréamont n'ait pas corrigé les épreuves de son livre en se laissant tomber dessus d'une hauteur de trente mètres.* » La question religieuse est traitée par ce doux libertaire avec toute la désinvolture qui s'impose : « *Ce ne sont pas les étoiles que l'on voit mais le cul de Dieu par les trous de sa culotte.* »

Il serait dommage pourtant de ne voir en *Mes inscriptions* qu'un recueil de traits d'humour. Le regard de Scutenaire est celui d'un poète dont le goût pour l'incongruité – quand il ne la trouve pas, il l'invente – n'empêche pas la sensibilité de s'émouvoir de la douleur des hommes, de leur triste destin : « *La pauvre femme a laissé une trace de son passage sur la terre : au coin de l'escalier où elle cassait les blocs trop gros de son charbon, une meurtrissure de la pierre.* » Une inscription, en quelque sorte.

Cette écriture est aussi bien vite émoussée : « *Comment les hommes peuvent-ils s'intéresser à tant de choses alors qu'il y a les filles ?* » Et voyez comme elle sait peindre, par exemple, « *ces beaux petits visages aux traits nets, réguliers, purs, serrés comme un poing, tirés comme une chevelure en chignon.* » Lisez le merveilleux Scutenaire et gravez au burin ses inscriptions sur vos tablettes numériques ! ■